

Vers une nouvelle problématique de la géographie urbaine : compte rendu d'une thèse sur Barcelone

Jean-Bernard Racine

Volume 22, numéro 55, 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021376ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021376ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Racine, J.-B. (1978). Vers une nouvelle problématique de la géographie urbaine : compte rendu d'une thèse sur Barcelone. *Cahiers de géographie du Québec*, 22(55), 91-95. <https://doi.org/10.7202/021376ar>

VERS UNE NOUVELLE PROBLÉMATIQUE DE LA GÉOGRAPHIE URBAINE COMPTE RENDU D'UNE THÈSE SUR BARCELONE¹

par

Jean-Bernard RACINE

Institut de Géographie, Université de Lausanne, Dorigny, 1015, Lausanne, Suisse.

Enseignant-chercheur à l'Université de Montpellier, dirigé par Raymond Durand, Robert Ferras présentait le 2 octobre 1975 une thèse d'État (ès Lettres) que l'on peut considérer comme une nouveauté tant sur le plan de la forme que sur celui du fond.

Nous ne nous attarderons pas sur le premier thème, sinon pour relever avec sympathie le fait qu'en 492 pages de texte, 16 pages de notes, 32 pages de tableaux statistiques, 62 pages de cartes et diagrammes, 59 pages de bibliographie, l'auteur nous présente un heureux dosage qui rend enfin la lecture d'une thèse française possible dans un minimum de temps et son argumentation principale (la thèse) immédiatement accessible, chacun pouvant, selon ses besoins ou sa curiosité propres, lire le travail au niveau qui lui convient. À cet égard déjà il s'agit d'une nouveauté à signaler, un «modèle-léger» qui est un modèle à suivre, à condition toutefois de renoncer à un style souvent elliptique, à condition aussi de rendre plus explicites les liens entre le texte proprement dit et l'ensemble des annexes qui l'accompagnent. Elles illustrent plus qu'elles ne sont à la base du raisonnement, comme on pourrait s'y attendre pourtant. À cela deux raisons sans doute: la première est peut-être d'ordre technique: le manque d'homogénéité de la documentation statistique. L'auteur s'en est plaint d'entrée de jeu en soulignant comment son travail s'inscrivait dans un moment particulier de l'élaboration des connaissances géographiques sur les villes espagnoles: «Lorsque, dit-il, j'ai pris contact avec Barcelone en 1966, rares étaient les sources accessibles ou fiables; à l'heure de la rédaction, des travaux de qualité se multiplient. Après les difficultés de la quête d'une information trop rare, j'ai connu les soucis de l'assimilation d'une documentation multipliée, le passage du vide à l'abondance et du comptage manuel à l'ordinateur». Malgré l'importance et la qualité du véritable atlas de Barcelone qui est offert en fin de volume, l'essentiel - et c'est une deuxième raison - n'est donc pas dans le traitement cartographique ou numérique de l'information mais dans la problématique d'un certain type de discours sur la ville et les conditions de sa production. Il est assez neuf, du moins en géographie, pour que nous cherchions ici à en rendre l'argumentation tout en soulignant ses tenants et aboutissants.

L'auteur a saisi «la Barcelone des années 70, au lendemain de la grande crue humaine venue du Sud, au moment de la saturation de l'organisme urbain et du déversement vers la périphérie des activités nuisibles et des classes dangereuses, à la veille(?) d'une véritable planification dans le cadre de la future «cité-territoire» dont Barcelone se réserverait les activités «nobles» dans un centre tertiaire affiné». La nature dialectique du processus étudié est manifeste et s'articule sur l'utilisation d'un concept majeur développé par la nouvelle école (d'inspiration «néo-marxiste») de sociologie urbaine française: celui de production de l'espace et du cadre bâti, production dont les classes, fractions et groupes de classes sont les agents. «La lutte des classes disait H. Lefebvre, aujourd'hui plus que jamais

se lit dans l'espace»: Robert Ferras en fait la démonstration dans le cadre de l'étude d'une métropole qui doit peut-être à sa situation dans le contexte espagnol les aspects un peu caricaturaux - mais hélas bien réels - des pratiques capitalistes qui ont modelé sa morphologie urbaine et la structure de son espace social.

Très explicitement, Barcelone est pour l'auteur le lieu où il peut étudier les adaptations - et les inadaptations - existant entre les mutations économiques (des capitaines d'industrie catalans aux firmes multinationales), la concentration d'une force de travail (guère plus de Catalans, toujours les Andalous mais déjà les Marocains), et la production du cadre bâti (du casco antiguo à l'aire métropolitaine). Son étude a donc pour but d'apporter une contribution à l'étude des mécanismes qui régissent les rapports entre le niveau métropolitain, la concentration humaine et la croissance urbaine. À cette fin il convient de discerner les acteurs en présence: firmes, groupes, pouvoirs, classes sociales. L'auteur s'inscrit donc bien au droit fil d'une problématique popularisée par la nouvelle école marxiste de sociologie (Manuel Castells par exemple) qu'il est le premier géographe à appliquer et à développer, et ce de façon originale par rapport aux sociologues. Pourtant, sa Barcelone n'est pas au départ posée comme un paysage géographique, ni même comme un héritage historique, mais plutôt comme un enjeu, à l'échelle de l'économie mondiale et comme un lieu d'affrontement de stratégies économiques. La «géographie» pourtant ne perd jamais ses droits.

Ceci posé, en effet, trois éclairages semblaient primordiaux dans cette étude des conditions de la croissance d'une métropole deux fois millionnaires: le poids réel de Barcelone en Espagne, «c'est-à-dire face à Madrid, mais en tentant de dépasser cette dichotomie», «les processus de mise en place du premier foyer humain de la péninsule», «les formes de croissance spatiale et leur diffusion dans la nébuleuse urbaine: tentatives pour maîtriser la consommation d'espace ou initiatives ne visant que la recherche du profit maximum».

Le livre premier (pp. 17-174) s'interroge donc sur le destin national de Barcelone. Celle-ci est-elle la métropole de l'Espagne ou simple métropole régionale? Vieux problème que souligne en exergue cette citation d'Elisée Reclus sur «ce vieil instinct d'indépendance catalane, auquel le gouvernement de Madrid ne sait point faire sa part...». Dans le contexte d'une opposition au centralisme madrilène en effet, Barcelone se hausse au niveau d'un symbole. Et présente bien des traits d'un niveau supérieur dans la hiérarchie urbaine que l'auteur étudie tour à tour à travers la prise en compte des divers attributs qui font l'image de marque de Barcelone. Il complète ainsi une description de l'individualité d'une situation unique qui «concrétise les forces centrifuges de l'Espagne périphérique et s'adjoint une dimension supplémentaire, celle de capitale linguistique et culturelle», «qui possède des affinités multiples avec l'Europe mais dont l'histoire intra-ibérique ne révèle qu'une série d'échecs».

Une fois montré le fait catalan, l'auteur passe à l'étude de la production. Barcelone est «l'usine de l'Espagne» caractérisée par la coexistence dans l'espace industriel barcelonais, de quatre formes d'activités, (la petite entreprise artisanale, la manufacture, la société de niveau européen, les firmes multinationales), en fait une direction, une gestion, des bénéfices qui (comme ils échappent également à Madrid d'ailleurs) échappent à Barcelone et s'en évadent. «L'image de marque est tenace, qui fait de Barcelone le premier pôle industriel de l'Espagne: ce qui est statistiquement exact quant au nombre d'employés et à la valeur de la production, mais qui laisse des doutes quant à l'autonomie réelle des entreprises industrielles».

L'auteur montre que la situation actuelle, résultant d'un remodelage des activités et des structures (du fabricant aux multinationales) n'est que la conclusion à l'histoire d'une dépossession au bénéfice de l'étranger (États-Unis pour un tiers

du total des investissements depuis une décennie, ou Suisse pour un quart) et des entreprises d'état. Cette autonomie a-t-elle été préservée sur le plan financier? Étudiant alors le rôle tertiaire de Barcelone (et d'abord comme place financière) l'auteur montre que s'il est vrai qu'à partir de Barcelone s'organise un réseau urbain parfaitement hiérarchisé et s'appuyant sur de nombreux centres régionaux, au sommet de la pyramide urbaine Barcelone semble jouer un rôle essentiellement stérilisant. Au total, si métropole il y a, celle-ci est incomplète ou inachevée, en fait une «métropole de substitution et sous tutelle aux mains du grand capital, catalan dans un premier temps, national ensuite, international à l'heure actuelle, cette accumulation ne se traduisant pas dans le temps par un relais total, chacune des formes se perpétuant et tâchant de subsister, l'antagonisme des deux premières ayant favorisé la pénétration de la troisième».

Au terme de cette première série d'analyses survolant l'histoire économique de la ville en s'appuyant sur un ensemble de données souvent hétérogènes qu'il ordonne avec une grande économie de moyens, l'auteur se demande si, autant qu'une métropole, Barcelone n'est pas une agglomération prisonnière d'un système économique et si l'essentiel de ses activités ne consiste pas à assurer la vie de l'organisme urbain: à la fois «pour» et «contre» la force de travail qu'elle accumule et qui en fait le premier pôle de main-d'oeuvre de l'Espagne. C'est ce qu'il va étudier dans son second livre, consacré au «prolétariat à Barcelone» (pp. 175-318) en répondant à la deuxième grande question qu'il se posait au départ: «la grande entreprise n'est-elle pas l'élément essentiel de l'organisation de l'espace urbain, étant en particulier à l'origine de la concentration accélérée d'une force de travail qu'il faut entretenir, organiser, «dans le taudis dissimulé du centre, le ghetto marginal du bidonville ou le grand ensemble récepteur de la pauvreté contrôlée»... Exploitant des documents de première main au prix de dépouillements et d'élaborations dont on devine le caractère fastidieux sur l'origine, le lieu d'installation et les caractéristiques familiales et sociales (degré d'alphabétisation, profession) des nouveaux arrivants, l'auteur décrit tour à tour l'appel à la main-d'oeuvre depuis le XIXe siècle et l'installation des travailleurs dans des conditions les plus défavorables dans des zones de plus en plus périphériques: c'est «la pompe aspirante et refoulante», le refoulement vers la «comarque»: le «quatrième espace barcelonais» après le centre historique, «l'ensanche»² et les banlieues industrielles.

Il nous dresse ainsi un tableau saisissant de cette humanité barcelonaise et des espaces qu'elle colonise, mobilise et imprime de sa marque. Un chapitre sur «l'habitat sous-intégré», qui étudie l'insertion, ou mieux l'installation dans la cité (généralement dans les taudis du centre pour les célibataires, dans les districts périphériques pour les ménages), dresse un remarquable tableau de ce que les Anglo-saxons appelleraient l'«écologie humaine» de la cité, le tableau des formes de croissance et «communautés» selon lesquelles s'organise l'espace social: les taudis (qui sont aussi dans le «centre»), les «barracas et suburdios», l'implantation des barracas (forme de pré-urbanisation) découlant de la croissance non maîtrisée de la métropole et surtout d'un pôle industriel engendrant des mouvements importants de population. Plus loin les grands ensembles, sur les marges de la ville, forment un conglomerat de grand blocs inachevés reposant sur une densification maxima de l'espace concerné, au détriment des espaces publics. Au total, une «urbanisation aberrante certes, mais aussi l'expression de rapports de force entre le prolétariat industriel et la bourgeoisie urbaine».

Le premier foyer humain de l'Espagne est bien générateur avant tout de déséquilibre et de marginalisation. Bidonville et grand ensemble n'expriment qu'apparemment une dualité: «engendrés par le même processus ils posent l'un et l'autre les mêmes problèmes, et expriment bien la ségrégation croissante qui caractérise l'espace intra-urbain barcelonais». Ils montrent en effet les mêmes formes de sous-intégration: «équipements inexistantes, situation sanitaire déplorable, sous-scolarisation, logements chers et de mauvaise qualité, tous les éléments

d'une infra-ville en marge de la ville». Ainsi «près de la moitié de la population de l'agglomération est soumise à un certain nombre de précarités pouvant aller jusqu'aux carences totales, carences dont ne rendent pas compte les seuls critères quantitatifs». Or ce sont ces conditions qui ont facilité la prise de conscience politique et les prises de position de plus en plus exprimées contre le pouvoir et ses organes, l'appareil des compagnies immobilières, des promoteurs et tous les rouages qui canalisent au profit des classes dirigeantes la croissance urbaine: détenteurs du pouvoir politique et économique. Les luttes urbaines qui s'engagent (et auxquelles l'auteur consacre un chapitre) s'appuient sur la découverte d'une force réelle.

Restait à penser le problème du devenir urbain de ce vaste ensemble. C'est la troisième question à laquelle l'auteur a cherché à répondre: «l'urbanisation induite par la concentration des entreprises, nécessitée par l'afflux de la population est-elle maîtrisée, canalisée ou improvisée au gré des pressions sociales? Et si oui, selon quelle politique et pour quels intérêts»? La présence du prolétariat concentré à Barcelone posait le problème du démiurge qui organise et régit la croissance urbaine. Il restait donc à le saisir à travers les acteurs, agents et intervenants; il restait à cerner les stratégies et à démonter les mécanismes alors que se met en place la «ciudad-territorio» qui pose les problèmes à l'échelle de l'aire métropolitaine par l'expulsion de l'industrie, le rejet du prolétariat, l'exportation du «barraquisme» vers le «comarque», qui vont de pair avec «l'affinage» du centre historique et la mise en place d'un nouveau CBD, ce qui n'est pas contradictoire, bien au contraire. De là un troisième livre, (pp. 319-483) «contrôle de la croissance et mutations spatiales». C'est la géographie de l'espace construit, avec d'abord un premier chapitre sur «Urbanisation et urbanisme» qui décrit l'espace urbain, ses «déterminismes, ses héritages, son évolution». Il s'agit en fait du tableau traditionnel des géographes urbains, qui ne vient donc qu'au terme de l'analyse: le renversement est heureux et significatif de la nouvelle méthodologie de l'explication que mobilise aujourd'hui l'analyse géographique. Le chapitre suivant étudie justement les conditions de la production et du contrôle de l'espace urbain, montrant tout à tour la prise en compte d'un espace plus large (incorporation dans un même ensemble de Barcelone et des communes limitrophes (la Comarque qui par révision donnera naissance à l'aire métropolitaine), et situent les intervenants et les stratégies (grands propriétaires, grandes entreprises, utilisation de l'appareil juridique et administratif), stratégies qui aboutissent (ch. III) à une nouvelle distribution de l'espace. L'auteur étudie d'abord avec les moyens de l'observation classique puis avec ceux de l'analyse statistique multivariée associant des variables concernant les activités de population, leur niveau socio-professionnel, les conditions de logement, les types d'occupation du logement, les catégories d'âges, la composition par sexe et l'entassement de la population. Quatre composantes permettent de souligner les principales oppositions entre divers quartiers: quartiers ouvriers, masculins, à bas loyers et à nombreux ménages par logements, quartiers de population âgée, groupée en fortes densités d'actifs, généralement des employés, quartiers du confort, aux loyers élevés et occupés par les cadres, quartiers de population andalouse enfin, jeune, surpeuplé, et à assez fort coefficient de propriétaires. L'analyse³ souligne bien la spécialisation fonctionnelle et la spécialisation sociale découlant d'une série de ségrégations et de rejets, le tout se réduisant finalement à un schéma simple. La naissance d'un nouveau centre d'affaires, de type métropolitain (même si cette métropole n'est qu'un relais et une façade) ne peut que conduire, au nom du maintien des activités nobles dans la ville, à un rejet des industries et du prolétariat vers une périphérie de plus en plus lointaine. Les manifestations les plus visibles des stratégies restent les opérations de rénovation au coup par coup dans les quartiers périphériques, la rentabilisation maxima par gains en hauteur dans le centre, l'extension accrue sur l'espace péri-urbain; cela au bénéfice des intervenants: industriels, promoteurs, bourgeoisie locale, qui conduisent à une mainmise

de plus en plus étroite du «polyptier» barcelonais sur ses campagnes, sous les auspices de la mise en valeur en place de la «ville-territoire».

Au total, un livre que ne manqueront pas de lire et d'utiliser - comme premier - modèle - tous ceux qui cherchent à repenser la problématique de la géographie urbaine en l'ouvrant sur l'étude des agents et des stratégies dans la production de l'espace urbain, ouverture nécessaire à partir du moment où l'on accepte que l'espace (social) est un produit (social).

NOTES

1 FERRAS, Robert (1977) *Barcelone, Croissance d'une métropole*. Paris, Anthropos. 616 pages.

2 L'agrandissement de la seconde moitié du XIXe siècle, quadrillage dû à Ildefonso Cerdà.

3 Le spécialiste en «Écologie factorielle» pourrait lui reprocher cependant de manquer d'amont et d'aval au plan théorique et technique, mais l'auteur en était alors à un premier essai méritoire...